

Conversation, innovation : les *Mémoires* de la reine Marguerite et la naissance d'un genre

(paru dans in M.-P. De Weerdt-Pilorge (dir.), Mémoires des XVII^e et XVIII^e siècles, Nouvelles tendances de la Recherche, Tours, Cahiers d'histoire culturelle, 13, 2003)

La plupart des études qui ont fleuri depuis une trentaine d'années sur les mémorialistes, qu'elles s'intéressent à ceux du XVII^e siècle ou à ceux du XVI^e, ignorent Marguerite de Valois, et les rares qui la mentionnent ne lui accordent qu'une place tout à fait mineure. Parler d'elle aujourd'hui, alors que l'ensemble de ses écrits et de sa correspondance viennent de faire l'objet d'une première édition critique¹, c'est donc déjà en soi s'inscrire dans les « nouvelles tendances de la recherche ».

Encore convient-il de préciser que la dernière reine de Navarre n'a pas toujours subi cet ostracisme. Ce n'est en effet qu'en raison de la captation de ce personnage par le mythe de la Reine Margot, puis de la dégradation progressive de son image au XX^e siècle, que les érudits ont cessé et de l'éditer, et de la mentionner à propos du genre des *Mémoires*². Je n'en veux pour preuve que le *Tableau de la littérature française du XVI^e siècle* de Saint-Marc Girardin, dans lequel le chapitre consacré au genre des *Mémoires* est tout entier bâti sur ceux de la reine, quoique le critique ne justifie pas son choix, au-delà de ce jugement de valeur :

Ils sont très courts ; mais j'en connais peu de plus intéressants, et cela sous deux rapports : personne, d'abord, même dans son siècle, n'a su mieux se mettre en scène que la Reine Marguerite ; personne n'a su se peindre d'une manière si vive, si piquante³.

Pour des raisons qui ne tenaient donc pas à la qualité de son œuvre, la fille de Catherine de Médicis a été poussée hors du champ de la réflexion critique, et elle n'a pas bénéficié du regain d'intérêt de celle-ci pour le genre des *Mémoires*. Il convient donc de l'y réintégrer. Ce faisant, toutefois, il semble qu'on ne puisse pas se contenter de rajouter un nom à la liste des œuvres qui, d'un balbutiement à l'autre, d'une innovation à l'autre, auraient mené à la cristallisation définitive de ce genre dans la seconde moitié XVII^e siècle, comme un caillou de plus sur ce chemin plein d'avenir, mais sans commune mesure avec les grosses pierres qui ont pour nom Commynes et Monluc.

Les *Mémoires* de la reine Marguerite paraissent en effet avoir été l'un des événements déclenchants de la vogue que connut ce genre. Les *Chroniques* de Commynes paraissent en effet deux fois au XVII^e siècle, les *Commentaires* de Monluc six fois. Au-delà de ces noms, André Bertière note qu'il s'est publié très peu de *Mémoires* – quelque soit le nom qu'on leur donne – entre 1625 et 1655⁴. En revanche, ceux de Marguerite paraissent huit fois au cours des seules années 1628 et 1629, avant de

¹. Marguerite de Valois, éd. E. Viennot, Paris, Champion : *Correspondance, 1569-1614*, 1998 ; *Mémoires et autres écrits, 1574-1614*, 1999.

². On peut suivre cette histoire dans E. Viennot, *Marguerite de Valois, histoire d'une femme, histoire d'un mythe*, Paris, Payot, 1993, seconde partie.

³. Saint-Marc Girardin [Marc Girardin, dit], *Tableau de la littérature française du XVI^e siècle...*, Paris, Didier, 1862, notamment p. 389.

⁴. André Bertière, *Le Cardinal de Retz mémorialiste*, Genève, Klincksieck, 1977, p. 29.

connaître au moins vingt-deux éditions supplémentaires, françaises ou hollandaises, autorisées ou clandestines, jusqu'en 1715. Le texte est également traduit en anglais (on en connaît au moins onze éditions entre 1641 et 1662) et en italien (à partir de 1641 également). En France même, dix ans après leur première parution, les Académiciens inscrivent les *Mémoires* de la reine parmi les trente meilleures ouvrages du temps dans un projet de bibliothèque idéale. A quoi il faut ajouter les témoignages de leurs contemporains, comme Pellisson, qui dit les avoir lu deux fois en une nuit, comme la Grande Mademoiselle, qui les désigne comme l'une des origines de ses propres *Mémoires*, ou encore comme l'auteur de *Mademoiselle de Tournon* (1678, Paris, Claude Barbin) rédigé à partir d'un épisode des *Mémoires* de la reine, qui indique dans sa préface que l'ouvrage est « entre les mains de tout le monde »⁵.

Les raisons du succès de ce livre paraissent résider dans la réunion harmonieuse, et jusque là sans précédent, de caractères qu'on identifiera plus tard comme distinctifs de ce genre. Les *Mémoires* de Marguerite de Valois rompent en effet d'une manière ou d'une autre avec ceux qui les précèdent, pour adopter un ton, un contenu, une allure qui seront plus tard ceux des meilleurs mémorialistes.

Le texte est tout d'abord un récit de vie, mené chronologiquement, centré sur les événements vécus par leur auteure mais – l'auteure étant ce qu'elle est – intimement mêlés à la grande histoire, et ouvrant parfois sur des explications historiques sans tomber dans l'exposé en bonne et due forme ni rompre le récit par des pièces justificatives. Ce récit est conduit à la première personne, ce qui deviendra la norme, et sans aucune hésitation : *je* est le premier mot du texte. Un *je* qui s'adresse à un autre, qui lui parle sur le ton de la confidence et relate sa vie pour rectifier ce qui en a été compris de travers, mais qui éprouve aussi ce plaisir d'en revivre les moments les plus exaltants, ou les plus étonnants, ou les plus difficiles, qui surgit sous la plume de tant de ses successeurs. Un *je* qui, par ailleurs, n'évite ni les ouvertures sur la vie privée, ni les moments d'introspection, ni les réflexions sur la vie amoureuse, au contraire des *Mémoires* antérieurs⁶. Marguerite évoque ainsi l'habitude très vite prise de faire « lit à part » avec son mari, avec une insistance devait du reste entraîner les historiens sur de fausses pistes. Elle s'arrête aussi, au moment de relater son « entrée en politique » sur les sentiments indicibles qui la saisirent après que son frère, le héros de Jarnac, lui eut demandé – avec un luxe de compliments – de le seconder :

Ce langage me fut fort nouveau, pour avoir jusques alors vécu sans dessein, ne pensant qu'à danser ou aller à la chasse, n'ayant même la curiosité de m'habiller ni de paraître belle, pour n'être encore en l'âge de telle ambition, et avoir été nourrie avec telle crainte auprès de la reine ma mère que, non seulement je ne lui osais parler, mais quand elle me regardait je transissais, de peur d'avoir fait chose qui lui déplût. Peu s'en fallut que je ne lui répondisse, comme Moïse à Dieu en la vision du buisson : « Que suis-je, moi ? Envoie celui que tu dois envoyer. » Toutefois, trouvant en moi ce que je ne pensais qui y fût (des puissances excitées par l'objet de ses paroles, qui auparavant m'étaient inconnues, bien que [je fusse] née avec assez de courage en moi), revenue de ce premier étonnement, ces paroles me plurent ; et me semblait à l'instant que j'étais transformée, et que j'étais devenue quelque chose de plus que je n'avais été jusques alors. (82)

Enfin, on trouve dans ces *Mémoires* nombre de réflexions sur la puissance de l'amour, qui durent ravir les lecteurs de M^{lle} de Scudéry autant que ceux de M^{me} de

⁵. Sur cette réception, voir Marguerite de Valois, *Mémoires et autres écrits...* ouv. cité, p. 61 et suiv.

⁶ « Les rares indications concernant la vie privée se bornent à des renseignements sur l'état civil ou le statut professionnel de l'intéressé – origine, mariage, promotion ou blessures ; il est très rare qu'elles ouvrent des perspectives sur une vie intérieure se cachant derrière la façade offerte au public. » (A. Bertière, ouv. cité, p.26).

Lafayette. Plusieurs s'appliquent aux disputes entre son époux et son jeune frère, à diverses reprises amoureux de la même femme et que Marguerite tente sans grand succès de réconcilier en leur faisant jurer qu'ils resteront alliés : « Mais quel serment peut valoir en amour ? » soupire-t-elle. D'autres réflexions surgissent à propos de cette M^{elle} de Tournon sur laquelle on devait broder au XVII^e siècle : une jeune femme délaissée, qui se laisse mourir de chagrin, et dont l'amoureux disparu ressurgit le jour même de son enterrement, épris comme jamais, « son ancienne flamme s'étant de nouveau rallumée (ô étrange fait !) par l'absence, qui par la présence n'avait pu être émue. » (161)

De telles notations témoignent à elles seules de la distance qui sépare les *Mémoires* de la reine des récits de Comynes ou de Monluc, et de la proximité qui les lie aux mémorialistes du XVII^e siècle. Mais ce ne sont pas seulement les incursions dans la vie intime, les brèves plongées dans le *moi*, les intrigues galantes et les réflexions sur l'amour qui la rapprochent de ses successeurs. C'est aussi la manière de conduire le récit en mêlant narrations, descriptions, situations cocasses hautement théâtralisées, portraits, maximes, sans compter les nombreux épisodes qui relèvent du roman de cape et d'épée – bref, en faisant de son œuvre ce « carrefour des genres littéraires » que Marc Fumaroli a désigné comme caractéristique des *Mémoires* du XVII^e siècle.

Le goût pour l'écriture et la jubilation visible qui anime sa plume ne cachent pourtant pas l'essentiel : Marguerite est bien, comme eux tous, l'un de ces « acteurs de l'histoire » forcés à l'inaction après avoir traversé des temps troublés, et qui tiennent à apporter leur propre version des événements – parce qu'ils savent qu'il y en a d'autres en circulation ; autrement dit, une opposante. On sait que cette situation est fondatrice du genre pour les premiers qui le pratiquent, comme de son succès pour ceux et celles qui les lisent et se lancent à leur suite dans l'aventure mémorialiste. Mais Comynes est des plus discret sur ses démêlés avec le pouvoir, notamment au temps de sa disgrâce, sous Anne de France, et Monluc est trop loin de la cour pour en donner une vue complexe et véritablement informée. Sully n'a pas ces défauts, mais il en a d'autres : son œuvre est massive, écrite sans grand talent à la seconde personne du pluriel, pleine de documents qui déconcentrent la lecture et assomment le lecteur. C'est sous la plume de Marguerite que les opposants du temps de Louis XIII et de Louis XIV peuvent suivre le mieux les ambitions et les difficultés de ceux qui, autour de François d'Alençon et d'Henri de Navarre, avaient tenu tête à la Couronne et tenté de trouver des voies à leurs ambitions politiques.

C'est sous sa plume aussi – et ce trait est intimement lié au précédant –, qu'on voit pour la première fois s'afficher la certitude que le mémorialiste est supérieur à l'historien. Depuis la fin du XV^e siècle, on le sait, les auteurs de *Mémoires* ont pris l'habitude de se distinguer de leurs collègues en appelant l'attention sur la modestie de leur propos et la simplicité de leur style ; on sait aussi que ces précautions oratoires sont devenues de plus en plus rhétoriques, au fur et à mesure que les historiens s'avéraient plus incapables de « parler simple et vrai », dans leur soumission au grand style de Tite-Live ou aux exigences du pouvoir, quand ce n'est pas les deux. Mais nul ne le dit avec autant de force avant Marguerite de Valois dans les premières lignes de son œuvre :

Je tracerai mes *Mémoires*, à qui je ne donnerai plus glorieux nom, bien qu'ils méritassent celui d'Histoire, pour la vérité qui y est contenue nûment et sans ornement aucun. (72)

On ne peut guère douter que le terme de *Mémoires* donné en titre à cette œuvre célébrissime et sans cesse republiée n'ait puissamment contribué à le faire élire, parmi

ses concurrents, et notamment n'ait induit les éditeurs à le choisir pour publier de plus en plus d'œuvres relevant de ce genre – y compris de fort loin.

*

Mais comment Marguerite de Valois a-t-elle pu « inventer », d'un seul coup, presque toutes les caractéristiques des *Mémoires* aristocratiques ? — Une part de la réponse à cette question nous échappe à l'évidence, parce qu'elle ressortit au talent de la reine, à sa personnalité, à sa classe sociale. Mais au-delà de ces facteurs aléatoires, une bonne partie de l'inventivité du texte peut, je pense, s'expliquer, par la situation de l'énonciation : par le dialogue réel, et non imaginaire, tissé avec un homme : Pierre de Bourdeille, seigneur-abbé de Brantôme. On sait que les *Mémoires* de la reine s'adressent à lui. Mais on n'a pas assez mesuré ce que leur existence doit à leur amitié, à leur complicité ancienne et renouée. Une poésie de Brantôme nous permet en effet de remonter à l'origine de l'entreprise : le désir de la reine, vraisemblablement exprimé à la fin des années 70 ou au début de la décennie suivante, qu'il écrive son histoire ; une sorte de « commande » devant laquelle Brantôme avait reculé, trouvant le sujet trop « haut » :

Vous me dites un jour que j'escrisse de vous.
Et quel esprit, Madame, en pourroit bien écrire ?
Un Ronsard y faudroit [n'y réussirait pas], avec sa grave lyre...⁷

Au début des années 90 cependant, soit en pleine guerre civile, il reprend contact avec son idole : il lui écrit, elle lui répond. Elle n'est plus une princesse inaccessible, mais une reine en exil, installée en Auvergne ; et lui n'est plus un courtisan taquinant la Muse entre deux batailles, mais un homme vieillissant, retiré en Périgord, et qui a déjà écrit une bonne partie de ses *Mémoires*. Il rédige alors le *Discours sur Marguerite, reine de Navarre* et le lui envoie. La reine le lit évidemment avec le plus grand intérêt, mais ce n'est apparemment pas là l'œuvre dont elle rêvait. Elle décide alors de lui répondre : d'abord, pour le remercier d'avoir entrepris cette tâche ; ensuite, pour lui signaler qu'il s'est trompé, aussi bien dans le portrait qu'il fait d'elle (qui n'est plus d'actualité) que dans certains épisodes de sa vie ; enfin, pour lui annoncer qu'elle va en conséquence lui envoyer des *mémoires* : des textes qui ne seront pas travaillés stylistiquement mais qui du moins seront justes – c'est le passage cité plus haut.

Ce que nous, critiques, pouvons donc appeler l'ouverture de l'œuvre, ce que Philippe Lejeune identifiera comme le lieu où se noue un « pacte autobiographique » – et les premières pages des *Mémoires* de la reine répondent point pour point à cette définition – n'est en fait qu'une sorte de lettre, adressée par une personne à une autre, d'où la présence bien naturelle du *je* et du *vous* qui apparaissent dans la première phrase : « Je louerais davantage votre œuvre, si elle ne me louait tant... » Une lettre un peu ampoulée, comme il arrive à Marguerite d'en écrire quand elle est légèrement émue, ou quand l'occasion est solennelle, ce qui est le cas, mais une lettre quand même, qui s'inscrit dans une relation particulière. Ainsi, la glose sur la différence de genre entre ce qu'a écrit Brantôme et ce qu'elle va écrire, autrement dit entre l'Histoire et les *mémoires*, lui est directement inspirée (au-delà de son excellente connaissance du genre de l'Histoire) du fait qu'ils ne se sont pas vus depuis une quinzaine d'années. Réfléchissant par exemple au fait qu'il s'est trompé en dressant son portrait, elle écrit :

⁷. Brantôme : *Recueil d'aucunes rimes*, in *Recueil des Dames, Poésies et Tombeaux*, éd. Etienne Vaucheret, Paris, Gallimard « la pléiade », 1992, p. 906.

Si vous l'aviez fait pour représenter le contraste de la Nature et de la Fortune, plus beau sujet ne pouviez-vous choisir, les deux y ayant à l'envi fait essai de l'effort de leur puissance. En celui de la Nature, en ayant été témoin oculaire, vous n'y avez besoin d'instruction. Mais en celui de la Fortune, ne le pouvant décrire que par rapport (qui est sujet d'être fait par des personnes mal informées ou mal affectées, qui peuvent ne [pas] représenter le vrai, ou par ignorance ou par malice), j'estime que recevrez plaisir d'en avoir les Mémoires de qui le peut mieux savoir, et de qui a plus d'intérêt à la véritable description de ce sujet. (70-71)

Si ces « Mémoires » sont déjà conçus comme une « œuvre⁸ », autrement dit s'ils sont déjà plus qu'une série de développements sur des points particuliers, il n'est pas sûr qu'on puisse déjà leur mettre une majuscule... bien qu'aie tranché, dans l'édition, en en mettant une. Marguerite en effet n'a pas encore renoncé à voir sa vie écrite, à la manière des *Hommes illustres*, par cet autre Plutarque que pourrait être Brantôme. Elle précise donc, pour l'encourager :

Cette œuvre donc, d'une après-dînée, ira vers vous comme les petits ours, en masse lourde et difforme, pour y recevoir sa formation. C'est un chaos duquel vous avez déjà tiré la lumière ; il reste l'œuvre de cinq autres journées. C'est une histoire certes digne d'être écrite par cavalier d'honneur, vrai Français, né d'illustre Maison, nourri des rois mes père et frères, parent et familier ami des plus galantes et honnêtes femmes de notre temps, de la compagnie desquelles j'ai eu ce bonheur d'être. (72)

L'ouverture, donc, a tout de la lettre. La suite est plus complexe, au moins pour le début, la « mise en jambe » pourrait-on dire. En témoignent les trois faux départs du récit autobiographique. Car il faut tout d'abord établir ce qu'elle appelle « la liaison des choses précédentes avec celles des derniers temps » (72), autrement dit construire un discours chronologique. Pour cela, elle se dit « contrainte » de commencer « du temps du roi Charles [IX] », c'est-à-dire, on le comprendra plus loin, à cette bataille de Jarnac qui lui permit de faire ses premiers pas sur le « grand théâtre ». Ce qui précède est pour elle sans grand intérêt, et en tout cas elle ne veut pas devoir fouiller dans ses souvenirs : nous voilà dans l'ancienne conception des Mémoires. Je « laisserai, écrit-elle, à ceux qui m'ont gouvernée en cet âge-là cette superflue recherche » (73).

L'historien devra donc faire la « recherche » lui-même. Mais saura-t-il, ensuite, narrer sa vie comme elle la rêve ? Son *Discours* n'en fait pas la preuve, c'est le moins qu'on puisse dire. Saura-t-il, par exemple, placer judicieusement en ouverture du texte, à l'instar de Plutarque, une ou deux de ces anecdotes significatives puisées dans l'enfance du héros, et qui orientent ensuite toute la lecture du texte ? Comme Marguerite n'en est pas sûre, elle lui en fournit quelques-unes, ce qui l'oblige évidemment à remonter bien au-delà du « temps du roi Charles » : la première dix ans avant Jarnac, du vivant d'Henri II, en 1559, la seconde deux ans plus tard, au temps du colloque de Poissy.

Ces anecdotes, qui mettent en valeur son esprit et sa fermeté de caractère, elle en clôt alors le chapitre en réaffirmant que l'essentiel n'est pas là :

Assez d'autres réponses, assez d'autres telles marques de jugement et de résolution, à la recherche desquelles je ne veux peiner, voulant commencer mes Mémoires seulement du temps que je vins à la suite de la reine ma mère pour n'en bouger plus. (75)

Mais comment Brantôme pourrait-il recoudre un tissu plein de trou ? Elle poursuit donc malgré elle, c'est-à-dire malgré l'idée qu'elle se fait des Mémoires :

[...] pour n'en bouger plus. Car incontinent après le colloque de Poissy, que les guerres commencèrent, nous fûmes, mon petit frère d'Alençon et moi, à cause de notre petitesse, envoyés à Amboise.

⁸. Voir citation suivante.

A Amboise cependant, elle avait été confiée aux soins de la tante du mémorialiste ainsi que de sa cousine, cette fameuse maréchale de Retz qui allait devenir sa meilleure amie et qui dans les années 70 avait tenu à Paris un salon qu'ils avaient tous deux assidûment fréquenté. Elle se laisse donc aller à évoquer ces femmes qui furent et sont toujours si importantes pour elle. Puis elle revient à son propos après cette seconde digression, toujours bien décidée à parcourir très vite ces époques lointaines.

J'y demeurai [à Amboise] jusqu'au commencement du grand voyage, que la reine ma mère me fit revenir à la Cour pour ne bouger plus d'auprès d'elle – duquel toutefois je ne parlerai point, étant lors si jeune que je n'en ai pu conserver la souvenance qu'en gros, les particularités s'étant évanouies de ma mémoire comme un songe. Je laisse à en discourir à ceux qui, étant en âge plus mûr, comme vous, se peuvent souvenir des magnificences qui furent faites partout [...] (76-77)

Brantôme est donc chargé de fournir la matière, puisqu'il était du voyage. Mais le terme *magnificences* fait soudain remonter un flot de souvenirs, et du coup, elle poursuit sa phrase :

[...] des magnificences qui furent faites partout, même à Bar-le-Duc, au baptême de mon neveu le prince de Lorraine ; à Lyon, à la venue de Monsieur et de Madame de Savoie ; à Bayonne, à l'entrevue de la reine d'Espagne ma sœur et de la reine ma mère, et du roi Charles mon frère (là où je m'assure que vous n'oublierez de représenter le festin superbe [...])

et la voilà partie pour presque une page.

De fil en aiguille, pour une raison ou pour une autre, et contre son projet, Marguerite a donc rédigé plusieurs feuillets de ses Mémoires, l'équivalent de dix pages dans l'édition Champion : des pages remplies par cette enfance qu'il n'était pas d'usage de relater dans les textes de ce genre, mais qui progressivement y trouvera une place, en orientant le genre lui-même. De fil en aiguille, aussi, la reine a laissé tomber la pose initiale : elle s'est réinstallée – installée peut-être pour la première fois – dans une relation de complicité avec Brantôme, qu'elle avait perdu de vue durant des années, mais qui est à présent tout proche, et dont elle comprend mieux, en avançant dans son récit, tout ce qu'ils ont en commun : ce passé dont elle parle, mais aussi des ami-e-s très cher-e-s, comme la maréchale de Retz dont il vient d'être question, comme Bussy d'Amboise, l'un des grands amours de la reine et le meilleur ami de Brantôme, comme François d'Alençon surtout, auquel Marguerite avait lié sa carrière politique et au service duquel Brantôme avait été ; et aussi des ennemis, comme le roi Henri III, responsable de leur deux disgrâces...

Les portraits, les sourires, les apartés, les développements historiques eux-mêmes s'expliquent par ce dialogue noué, renoué, malgré les kilomètres. Si Marguerite, par exemple, s'amuse à dépeindre la reine mère courant dans les couloirs du Louvre, en « manteau de nuit », pour empêcher ses fils d'en venir aux mains, si elle montre Henri III criant qu'on « troubl[e] son État », et son frère olympien, tel César subissant sans broncher les attaques de Caton (179), c'est parce qu'elle est sûre que Brantôme appréciera. Si elle explique ce qui s'est passé, avant la Saint-Barthélemy, comment on est passé de ses noces avec le roi de Navarre à « la blessure de l'Amiral », puis de « la blessure de l'Amiral » à la nuit du massacre, c'est parce que Brantôme était pendant ce temps au siège de Brouage. Si, narrant son voyage en Flandres, elle détaille les coutumes, les habits, la disposition des villes, la forme des bâtiments, le rituel de la prise des eaux à Spa, c'est parce que Brantôme, grand voyageur, ne connaissait pas ce pays-là. Si elle s'attarde sur les histoires d'amour croisées de son mari et de son frère, ou sur celle de M^{lle} de Tournon, c'est parce que Brantôme connaissait tout ce monde-là, et surtout parce qu'il était grand connaisseur en la matière.

*

Au total, tout ce qui allait faire non seulement la matière, mais le ton des *Mémoires* aristocratiques, cette complicité, cette imprécision même, ce plaisir du récit qui recrée la vie et la réordonne, ces moments graves aussi, quand le récit ouvre par hasard sur un terrain où la conscience rechigne de s'engager, tout cela, Marguerite l'a trouvé en répondant à son ami, en lui expliquant ce qu'il devait savoir pour pouvoir reprendre sa copie. Mais elle a trouvé plus, encore, au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit : la certitude que ce qu'elle rédigeait là était supérieur à tout ce que son historien pourrait jamais écrire. Aussi, ces *Mémoires*, une fois écrits, elle renonce à les lui envoyer : il n'en entendra jamais parler. Ce faisant, elle renonce à l'œuvre sublime dont elle avait rêvé... mais elle garde le dernier mot. Le temps de Plutarque est passé. L'auteur de mémoires en quête d'historien est devenu auteur de *Mémoires*.

Éliane Viennot